

## L'impertinence des dieux

Guy Cloutier

Number 16, December 1984, January 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23070ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Cloutier, G. (1984). L'impertinence des dieux. *Nuit blanche*, (16), 4-4.

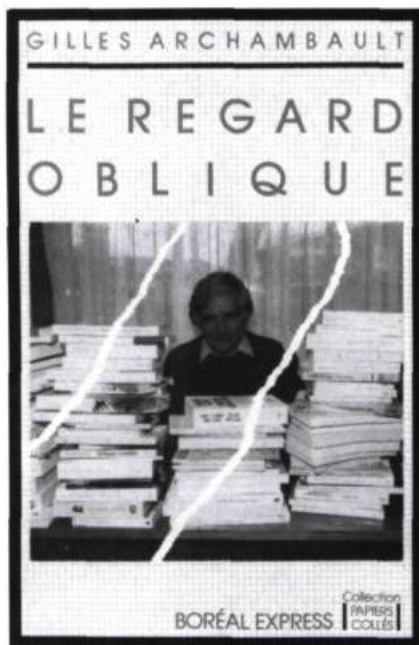


## L'IMPERTINENCE DES DIEUX

Ce jour-là, Dieu lui demanda: «Gilles Archambault, pourquoi diable écrivez-vous?» Depuis le temps qu'il réfléchissait à la question, sa réponse était prête. Il avait toutes les raisons de croire qu'elle était pertinente. Quand il avait fait paraître *Le Regard Oblique*, dans lequel il avait regroupé les principales chroniques qu'il avait publiées dans *Livre d'ici*, même Guy Cloutier, avec lequel on ne pouvait tout de même pas l'accuser d'entretenir d'illicites amitiés littéraires, l'avait salué dans *Nuit Blanche*: «Voilà un tonique dont le monde littéraire avait fort besoin. Sous le ton d'une tendre et pourtant incisive ironie, G.A. nous rappelle que le travail artisanal de l'écriture est «un travail sur soi autant que sur les mots».<sup>1</sup>

Mais pourtant, tout ce qu'il avait échafaudé avec tant de patience, après tant de minutieuses enquêtes auprès de ses collègues, tant de déchirantes interrogations à propos des grandes théories littéraires, s'écroula d'un seul coup. Il resta bouche bée. Puis, ravalant sa salive, il finit par avouer, en mélangeant un peu les phrases: «Personne ne m'a obligé à noircir du papier. Il n'y a pas de quoi faire un drame ou une épopée. Cette occupation m'a apporté quelques satisfactions, des désillusions. Que dire de plus?»

Il était déçu. Il aurait pu, à l'instar de ses collègues, parler de nécessité d'écrire, d'urgence ou de causes à défendre, de courants littéraires. Mais non! «J'ai écrit parce que je le voulais. Personne n'était obligé à moi, ni à mes livres». Il n'avait pas de quoi être fier de sa réponse. Par chance qu'il n'avait pas terminé sa tirade! Qu'aurait pensé



son divin interlocuteur s'il avait ajouté: «Et je n'ai jamais compris que l'on puisse accabler son prochain de plaintes à propos d'une occupation qu'on avait choisie en toute liberté.»

Il s'était souvenu alors avoir souhaité un jour que l'on promulgât un moratoire qui interdirait pendant une décennie «le droit de se plaindre des marxistes ou des féministes, ou de vanter avec lyrisme les vertus du peuple et des lesbiennes militantes».

Au fond, et c'est cela qu'il aurait voulu lui répondre, tout ce qu'il avait souhaité, ça avait été d'exister en tant qu'écrivain. Le reste, la glose carriériste ou universitaire, ne le préoccupait pas. Certes, il était conscient de la terrible exigence que cela supposait: «Suer comme un dingue, se dirait-il dans ses moments de découragement, et cela coïncidait,

en général, avec l'arrivée de ses droits d'auteur, pendant des nuits pour produire un livre que personne ne lira, pas même le critique ou le jury qui proclameront votre immense talent.»

À la longue, il avait toutefois fini par comprendre qu'il était «lâche de n'admettre du monde que les signes de sa grandeur». Et c'est ainsi que pour expier son orgueil il s'astreignait, chaque dimanche après-midi, de quatre à cinq heures, à trouver des solutions à l'épineux problème du bien-être de ses confrères écrivains. Cela, il n'en doutait pas, était fort téméraire de sa part. Même l'Uneq avait fini par lancer la serviette. Elle s'était scindée en deux groupes: l'un, sous le nom de «L'Union des Érablières du Québec», organisait des parties de sucre, l'autre s'était transformée en agence de voyage. Dimanche après dimanche, il désespérait donc de trouver la voie d'un monde qui ouvrirait ses portes d'or aux écrivains québécois. Et il semblait alors dans une profonde mélancolie, en songeant combien il était absurde et vaniteux de sacrifier ainsi son talent.

Peut-être Dieu sut-il lire dans ses pensées? Peut-être s'émut-il de sa déception? Le fait est qu'il l'abandonna à ses réflexions, dans son bungalow de Cartierville, et s'en fut sous d'autres cieux. On raconte que, le même jour, le bon pape Jean-Paul fut pris d'un malaise subit alors qu'il jouait à la belote avec Alice Parizeau, à Gdansk. ■

1. Robert Mélançon: *Un Chapitre de suggestions sur la poésie*, in. *Liberté*.